

LE MYSTÈRE DES RELIQUES

3. MAIN BASSE SUR LA SAINTE COURONNE



MICHEL BARBESOLLE

Michel Barbesolle

Le Mystère des reliques, tome 3

Main basse sur la Sainte Couronne

© Michel Barbesolle, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7691-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le mal est à l'amour ce que le mystère
est à l'intelligence.

(Simone Weil)

CHAPITRE 1

Les premières cerises commençaient à égayer les vergers de leurs jolies boules rouges. Arnaud, en grand-père attentionné, aidait ses petits-enfants à les cueillir en les soulevant par le fessier pour les mettre à la portée de leurs petits bras. Gwendal allait avoir cinq ans et sa sœur Anaëlle, venait d'en avoir trois. Le garçon ressemblait comme deux gouttes d'eau à son grand-père, qui s'en glorifiait, et la fillette était tout le portrait de sa grand-mère Isolde. Aliénor, l'unique fille de la vicomtesse et de l'ancien moine défroqué, ne voulait plus enfanter et vivait au château comme une religieuse, s'imposant une chasteté qui faisait le désespoir des nobles seigneurs de la vicomté du Faou. Car sa beauté était aussi éclatante que celle de sa noble mère. Jean 1^{er}, duc de Bretagne, le fils du sulfureux Pierre Mauclerc, lui avait fait des avances, mais elle l'avait poliment éconduit. Elle apprit plus tard qu'il avait épousé Blanche de Champagne, de dix ans sa cadette, et qu'elle avait laissé passer l'occasion de devenir duchesse. Mais son hérité lui garantissait d'être un jour vicomtesse du Faou et cela lui suffisait. Arnaud, pour sa part, éprouvait des difficultés à endosser son nouveau costume de Baron de Trégarvan. Son âme était restée auprès des moines bénédictins de l'abbaye du Mont Saint-Michel, quand bien même il s'en était défroqué au terme d'une affaire de relique douteuse qui l'avait farouchement opposé à l'abbé Turstin et à l'évêque d'Avranches. Il passait son temps à jardiner avec l'aide des enfants et à consulter les archives du château de Châteaulin où il résidait avec son épouse.

Mais il s'ennuyait. Lui qui s'était confronté à de puissants prélats, et par la même occasion au Saint-Père, sur l'épineuse question de l'authenticité des reliques, manquait maintenant d'action. Dans ses moments de nostalgie, il revoyait se dérouler dans ses rêves son épique pèlerinage à Compostelle, la douloureuse expérience de la prison, ses épopées maritimes rocambolesques-et ses démenées avec les prélats et seigneurs romains auxquels il avait miraculeusement échappé. Mais ce qui avait le plus frappé sa conscience était sans aucun doute son aventure au Maghreb où il avait été réduit à l'esclavage. Pour autant, il en gardait un souvenir brûlant et considérait son existence actuelle comme dénuée de piment malgré l'amour sincère partagé avec la belle Isolde et sa petite famille. Arnaud avait besoin d'aventure.

En cette fin d'après-midi, alors que le soleil tentait une percée au milieu d'une épaisse calotte grise, le guetteur, du haut de son échauguette, annonça la présence d'un visiteur au pied du pont-levis de la forteresse. Ce genre d'évènement étant assez rare depuis quelque temps, Arnaud se précipita sur le chemin de ronde et pencha la tête au-dessus des machicoulis du rempart extérieur. Il ne pouvait ignorer la silhouette de l'homme qui venait de descendre d'un chariot accompagné par quatre sergents. Leurs écus aux couleurs de l'abbaye de Landévennec traduisaient immanquablement l'identité du convoi. C'était bien l'abbé Enguerrand qui venait rendre visite aux locataires de la forteresse de Châteaulin. Quand les deux hommes se retrouvèrent dans la cour, Arnaud se précipita vers le visiteur et l'entoura chaleureusement de ses bras musclés, faisant fi des bonnes manières réservées aux prélats et aux gens de grand lignage. Mais Enguerrand était avant tout un frère et un ami. Ils avaient partagé ensemble trente ans de vie monastique au Mont Saint-Michel et subi les mêmes frustrations ou savouré les mêmes moments de plénitude. Cela ne pouvait s'oublier.

— Mais quelle bonne surprise, mon cher Enguerrand ! – s'écria le seigneur de Trégarvan – je croyais que tu ne quitterais jamais l'abbaye.

— C'est vrai, je n'ai pas eu le temps de vous annoncer mon passage, mais vous êtes sur mon chemin et je n'aurais pu le poursuivre sans vous rendre hommage, à ton épouse et à toi-même.

— Tu vas m'expliquer ce qui te fait sortir de ta clôture mais auparavant, allons t'installer. Isolde a fait refaire notre chambre d'hôtes. Tu vas l'étréner. Et puis tu auras une surprise. Elle y a adjoint une étuve. Tu sais qu'elle est très regardante sur la propreté et l'hygiène.

Depuis qu'Isolde avait hérité des terres et du château de son père décédé en croisade, elle l'avait aménagé avec goût et s'enorgueillissait d'y recevoir des invités de marque. Elle était très intime avec Enguerrand. C'est elle qui avait soutenu sa candidature à la l'abbatiat de Landévennec quelques mois plus tôt. Le nouveau prélat était plus vieux qu'Arnaud d'une douzaine d'années mais restait alerte et dynamique. La vicomtesse l'accueillit à son tour avec joie.

— Mon père, vous savez créer des surprises. Je désespérais de vous recevoir un jour dans ces murs.

— Je t'en prie, Isolde, ne me traite pas en pontife. Nous sommes amis. Oublie les convenances.

— Tu as raison, Enguerrand. Tu ne pouvais faire plus plaisir à Arnaud qui commençait à se sentir un peu oublié.

— Lui aussi me manque. Nous étions tellement absorbés par nos études des textes anciens et notre lutte contre l'inquisition.

— Ne soyons pas passéistes. Il n'y a que le présent qui compte. Alors passons à table. Je meurs de faim – trancha Isolde.

La grande salle seigneuriale, où Arnaud avait fêté son anoblissement, reflétait le goût de la vicomtesse pour le raffinement et la lumière. La trouvant trop sombre, elle avait fait percer deux grandes fenêtres à meneaux, habillées par des vitraux ornés de scènes angéliques aux couleurs chatoyantes. La grande table dressée sur des tréteaux ouvragés était trop longue pour ne recevoir que les trois convives qui s'assirent en ligne sans vis-à-vis, comme à l'accoutumée. La maîtresse des lieux prit place en premier, au centre de la table, et invita les deux hommes à s'asseoir à chacun de ses côtés. Elle avait, pour l'occasion, revêtu une robe bleue galonnée de fils d'or sur une chemise qui ne cachait pas grand-chose de son opulente poitrine, et sa barbette de lin blanc laissait ses magnifiques cheveux auburn courir sur ses épaules. Enguerrand, en homme galant, lui confia qu'elle avait tout d'une reine. Il portait une simple chasuble bordée d'un ruban rouge, et avait délaissé sa mitre, trop solennelle et encombrante, pour une calotte discrète. Arnaud, plus occupé par les travaux des champs que par les réceptions de cour, avait revêtu un banal bllaud vert sous un surcot de cuir brun aux coudes râpés.

La table, avant même de recevoir les convives, était déjà garnie de mets appétissants. De belles langoustines aux reflets roses égayaient un plateau d'huitres creuses et de grosses palourdes, rappelant que la mer n'était qu'à une journée de cheval du château. Un pâté de sanglier et une comminée de volaille complétaient le menu. Les desserts ne seraient servis qu'à la fin du repas avec un neufchâtel bien coulant. Un échanton vint servir les seigneurs d'un bon vin d'Anjou dans des coupes en étain, et Isolde invita ses hôtes à se servir. Arnaud attendait cet instant pour prendre la parole.

— Alors mon cher Enguerrand. Dis-nous ce qui t'amène ici.

— Eh bien, mes amis, je me rends à Paris où le roi a convoqué les seigneurs et prélats du royaume de France pour une affaire qui le tient à cœur.

— S'il fait déplacer les évêques et abbés de son domaine, il doit s'agir d'une question grave – remarqua Arnaud.

— Oui, pour lui, mais aussi pour toute la communauté ecclésiastique. Il a décidé d'acheter la Sainte Couronne à son cousin, l'empereur latin de Constantinople, Baudouin de Courtenay.

— C'est une bonne chose pour son prestige, mais en quoi cela vous concerne-t-il ?

— Pour une raison bien simple. Baudouin en demande une somme qui dépasse l'entendement et le roi a besoin de notre contribution pour se l'offrir. En clair, il espère que nos dîmes lui seront en partie attribuées pour cette acquisition qui fera la gloire de notre chrétienté. Vous savez tous que Louis est un fervent dévot, comme sa mère Blanche qui l'a élevé dans la plus stricte allégeance à la religion chrétienne. En acquérant les plus insignes reliques, il rêve de faire de Paris la Nouvelle Jérusalem.

Arnaud observa un silence de quelques secondes, les yeux tournés vers le ciel. Il lâcha enfin :

— Si le roi engloutit une fortune pour l'achat d'une relique, est-il sûr de son authenticité ?

Isolde regarda son époux de travers. Elle savait trop bien qu'il était passionné par la problématique des reliques. Pour couper court, elle répondit à la place d'Enguerrand :

— Mais bien sûr que le roi a l'assurance de l'authenticité de cette relique. Il n'en offrirait pas une fortune s'il en doutait.

— Peut-être, mais quand nous étions ensemble à Rome, Guilhem m'a confié que les seigneurs byzantins avaient dispersé de nombreuses épines et qu'une couronne du Christ a été rapportée à l'issue de la IV^e croisade à Limbourg-sur-la-Lahn par le chevalier Ulrich.

— Il s'agit sûrement d'un faux – objecta Isolde qui commençait à s'énervier.

— Tu vois bien. Tu le dis toi-même. Le doute plane toujours sur ces reliques.

La vicomtesse savait trop bien que son époux avait besoin d'action et que son embourgeoisement lui pesait. Elle s'attendait déjà à sa réaction. Enguerrand, qui connaissait parfaitement la passion de son ami, vit l'embarras de la vicomtesse et essaya de changer de sujet de conversation.

— Je ne vais pas m’incruster dans votre noble demeure. J’aimerais me lever tôt demain matin car la route est longue. Je suis attendu au palais de la Cité le 12 mai prochain. Je n’ai pas de temps à perdre.

— Mais, dis-moi – renchérit Arnaud – le roi a-t-il auprès de lui des experts en reliques ?

— Tu penses à toi ?

— Oui et non. Mais cette affaire mérite une attention particulière. Il en va de sommes considérables, m’as-tu dit.

— Oui, on parle de plus de cent-mille livres tournois. C’est plus de la moitié des ressources annuelles du domaine royal.

— Eh bien, il y a de quoi s’inquiéter.

— Je vois ! Tu aimerais bien m’accompagner, n’est-ce pas ?

— C’est vrai, j’en suis tenté, et aimerais vraiment me joindre à toi. Si Isolde y consent.

— Arnaud, je te connais assez. – intervint la vicomtesse- Cela ne servirait à rien que je m’oppose à tes desseins. Quand tu as quelque chose en tête, rien ne peut t’empêcher d’aller au bout de tes envies.

— M’amie, même si le roi Louis n’est pas mon suzerain, je lui dois allégeance et assistance. Guy de Thouars ne lui a-t-il pas rendu hommage ? Je crois qu’il va avoir besoin de gens comme moi.

— Tu m’avais pourtant promis de ne plus t’intéresser aux reliques.

— Oui, mais je t’ai promis de ne pas enquêter sur les restes de Saint-Guérolé à Landévennec. Je ne t’ai pas parlé de reliques christiques.

— Tu sais jouer avec les mots. Mais ne joue pas avec moi. Je tiens à toi et ta sécurité m’importe. Fais ce que tu veux, mais reviens-moi sain et sauf et pas dans un an !

Le temps ne s’était pas arrangé, et ce matin avait bien sa signature bretonne. Mais la température était clémente et augurait des premières chaleurs de l’été, la moisson ayant commencé pour les blés d’hiver. Arnaud avait préparé un sac de vêtements de rechange et une besace contenant quelques effets personnels, sa petite croix en argent rapportée du monastère, ainsi que des agnells d’or, des pièces récemment frappées par le roi Louis IX. Il avait endossé une broigne

maclée sous son surcot et un épais baudrier de cuir, où étaient suspendues sa large épée templière et une longue dague, ceignait ses reins. Il alla aux écuries détacher son fidèle Pégase qui s'ébroua joyeusement comme s'il avait compris qu'il partait enfin en voyage, d'autant qu'Arnaud avait attaché à sa selle deux gibecières de cuir et un heaume. L'une des sacoches contenait un camail et des gantelets, l'autre son haubert à grosses mailles. Enguerrand avait regagné son chariot et retrouvé ses gardes qui avaient passé la nuit dans une loge du château réservée aux hommes d'armes. Il avait invité son ami à partager sa banquette dans son véhicule mais Arnaud préférait être libre de tout mouvement. Cela le priverait de converser avec le prélat pendant la route mais il aurait tout loisir de le faire pendant leurs étapes. Les arrêts se feraient dans les monastères et prieurés qui jalonnaient leur chemin.

Arnaud ne pouvait imaginer que Paris était si éloigné de la Cornouaille. Il fallut une grosse semaine pour relier la résidence royale en ménageant les chevaux au rythme de dix à douze lieues par jour. La délégation s'était gonflée en chemin par la compagnie des prélats des abbayes de Montfort-sur-Meu, de Saint-Mélaine de Rennes, de Clermont, et des diocèses de Laval, Le Mans et Chartres, si bien qu'en arrivant aux portes de Paris la troupe se composait d'une douzaine de chariots et d'une centaine de gens d'armes et chevaliers. Le cortège avait quitté Chartres le 9 mai et s'inquiétait de ne pouvoir rejoindre la capitale du royaume de France à la date convenue. Les chevaux, déjà fatigués, durent être sollicités.

Le 11 du mois, en fin de journée, l'enceinte fortifiée de la grande ville, l'une des plus peuplées de l'Occident avec pas moins de cent cinquante mille habitants, se dessina enfin à l'horizon. La muraille, haute d'environ seize coudées, était ouverte par plusieurs portes flanquées de tours semi-cylindriques à trois étages. Le cortège entra dans la ville par la porte Saint-Jacques, ouvrant sur la Grand' Rue, l'une des rares artères pavées de la capitale. Le pont-levis restait abaissé et la grille levée, depuis qu'un grand nombre d'habitations avait été construites à l'extérieur de l'enceinte. Arrivée sur les bords de la Seine, la troupe franchit le fleuve par le Petit Pont pour pénétrer dans l'île de la Cité. Guidée par un intendant venu à sa rencontre, la délégation fut conduite au palais du roi, à l'opposé de la place de la cathédrale Notre-Dame de Paris.

Un chambellan accueillit les visiteurs dans la cour du palais royal et les divisa en petits groupes auxquels il avait désigné une résidence dans les hospices de la ville, nouvellement établis par le pieux monarque. Arnaud, par bonheur, se